Yves Bourdillon

Souriez, vous êtes ruiné

ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

Souriez, vous êtes ruinés

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2016, Groupe Artège
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi
BP 521 – 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-08171-7
ISBN pdf : 978-2-268-00007-7

Yves Bourdillon

SOURIEZ, VOUS ÊTES RUINÉS

Roman

éditions du
ROCHER

Du même auteur

Du Trapèze au-dessus des piranhas, éditions Anne Carrière, 2012, prix du premier roman du salon du livre d'Île de France.

À Anne, Jérôme et Fanny

Un oiseau né en cage croit que voler est une maladie

Alejandro Jodorowski

PREMIÈRE PARTIE

L’APPEL

CHAPITRE 1

VADE RETRO LIBERTAS

Il est bien plus facile de faire la révolution que de suivre un régime.

Je parle d'expérience. Des années de lutte contre les kilos pour, à force de discipline et de sacrifices, arracher quelques victoires insignifiantes suivies de défaites dévastatrices. Alors que se lancer dans une révolution, sur un coup de tête : « Y en a marre-ça va péter », avec la déconcertante euphorie du saut dans le vide, rien de plus simple.

Ce n'est toutefois pas tout à fait une révolution dans laquelle nous sommes embringués, mais dans un événement plus modeste. Catalepsie, jacquerie, chienlit, banqueroute ? Intempéries sociales ? Il s'agit de sauver cet enfer pavé de bonnes intentions dont j'étais féru jadis, à condition de trouver la plage en dessous. Mais la plage s'est envolée et, à propos de pavés, je crois que je vais contourner le bout du boulevard Voltaire, où des jeunes gens en lancent sur les CRS pour se chauffer la conscience politique. La palissade sur laquelle s'étale une publicité pour sodas avec des mannequins hilares vacille sous les coups d'une foule ivre de son ras-le-bol. Le décor est en train de tomber.

Cela fait une demi-heure que je marche en gambergeant vers mon club de jujitsu, puisque le métro est paralysé par les grèves depuis une semaine. Voilà l'avantage des crises : c'est bon pour les mollets et ça invite à la réflexion. Je marche d'un pas gaillard au milieu d'une foule de pauvres bougres, qui ont cessé depuis longtemps de croire aux solutions, mais pas à la puissance de leur ressentiment. « Cocus de tous les pays, unissez-vous ! » Vaste lectorat. Tiens, cela ferait un bon titre de quotidien, ça, je pourrai le proposer à mon rédacteur en chef, tout à l'heure.

– Tu ne connaîtrais pas un Chinois prêt à adopter un petit cadre sup' français ? m'interpelle Albert, qui m'attend devant l'entrée du club en profitant du doux soleil d'avril.

Ah ben, v'là aut' chose. Un quadra en pleine interrogation existentielle. Ça pullule en ce moment. « Je ne prends pas trop de place et ne mange pas beaucoup », minaude Albert, comme pour me convaincre de le prendre sous son aile si d'aventure j'étais pékinois. Mais lequel de ces Chinois qui s'agglutinaient aux Galeries Lafayette voudrait adopter un astrophysicien de cent kilos au chômage et aimant la viande rouge ? Albert a besoin d'être soutenu. Je suis bien placé pour le savoir, préposé à son bureau des pleurs depuis qu'Hélène l'a quitté, il y a deux ans, et qu'il a perdu son job.

Après avoir enfilé mon kimono, je précède mon astrophysicien semi dépressif et ceinture noire sur le tatami, où le prof de jujitsu attend les retardataires pour le salut. Il risque d'attendre longtemps, d'ailleurs, puisque la moitié du club doit être bloquée en ce moment avec une foule de congénères à coudes pointus, sur un quai de la ligne 7, un train toutes les 45 minutes,

ou du RER A, même motif, même punition. Certains vont arriver dans un quart d'heure après avoir piétiné quelques touristes peu armés pour les grèves générales.

Jacques, mon cousin et ami d'enfance, avec qui je me suis mis aux arts martiaux il y a quatre ans – cela peut être utile dans les quartiers où sévissent les médecins idéalistes dans son genre – arrive d'ailleurs tout essoufflé. Albert continue la conversation, suivant la coutume du club. Durant l'échauffement et les ateliers techniques, on échange des propos domestiques avant d'apprendre à tuer son prochain à main nue. Le sujet du jour chez Albert est le monde du chacun pour soi et du fric roi, « ce n'est plus possible, avant au moins les gens étaient solidaires ». Avant… Quand nous parviendrons à décrypter les peintures des hommes des cavernes nous découvrirons qu'elles voulaient dire « les jeunes ne respectent plus rien, avant au moins… »

– Aujourd'hui, atelier parades, on commence sur ATTAQUE AU COUTEAU, rugit le prof à l'intention de la dizaine de couples qui s'agitent en cercle d'un air farouche.

– Tu ne trouves pas que c'est monstrueux ce qui se passe ?! glisse Albert en me portant sans broncher un coup de couteau en bois, que j'esquive comme je peux.

– ATTAQUE PAR COUP DE BÂTON À LA TÊTE, enchaîne le prof.

– Une société d'une violence insoutenable ! se plaint Albert en brandissant le bâton.

– Euh, peut-être… dis-je pendant qu'il me fracasse trois doigts.

– CLÉ AU COUDE ET ÉTRANGLEMENT JUJI JIME !

– Ces émeutes… la guerre de tous contre tous… grince-t-il en me serrant le cou.

– Certes (voix étranglée)…
– COUP DE COUDE AU FOIE SUR SAISIE PAR-DERRIÈRE !
– Je ne supporte plus cette brutalité dans les rapports sociaux.
– Moi non plus, Albert…

Cela continue ainsi cinq minutes, avec un Albert remonté comme un pendule. Étant peu doué pour les esquives, je suis chanceux de m'en sortir avec juste quelques bleus. Mais c'est pour la bonne cause. S'entraîner à se défendre, cela peut servir en ces temps de bouleversements sociologiques. Et j'aide Albert à ne pas sombrer. Depuis peu, il se reconstruit, comme on dit. C'est-à-dire qu'il a réduit sa dose d'antidépresseurs, ne traîne plus chez lui en survêt' et a recommencé à se raser. Il cherche aussi un travail pour de bon, même si par les temps qui courent l'astrophysique n'est pas très demandée. Sa seule compétence : chercher la vie sur la planète XC35. En manque d'amis – le cosmos, ça isole – Albert est reconnaissant de mon soutien, ignorant que c'est moi qui, en flirtant avec sa femme, ai donné l'idée à cette dernière de se barrer ensuite avec mon copain Serge. Et il faut admettre que remonter le moral d'un mec à qui on a essayé de faire porter des cornes, cela peut s'avérer déconcertant.

Plein de gratitude, Albert me remercie en me défonçant les côtes à coups de pied deux fois par semaine.

Après la séance de jujitsu, Jacques nous quitte précipitamment, sans doute pour sauver une part substantielle de l'humanité avant ce soir. Un garçon vraiment étonnant. À ses yeux l'existence est non pas cette expérience métaphysique compliquée que je me coltine, mais un simple transit où il suffit d'accomplir son devoir, malgré drames et embûches. Une suite d'amours exclusifs

(si jamais j'apprenais qu'il trompe Marie j'aurais l'impression d'être un Romain assistant à l'effondrement du Colisée) et de choses simples et loyales : faire des enfants, payer ses impôts, accomplir son travail en artisan humble mais passionné. Et se dire vers la fin : « Ma foi, je me suis bien défendu. »

Tandis que moi, à 45 ans, je me débats dans ma *mid-life crisis*, comme disent les Anglais pour évoquer cette période intermédiaire et douce-amère de l'existence. Compte tenu de l'allongement de l'espérance de vie, il faudrait parler désormais de *third-life crisis*. Sans compter que je me suis déjà coltiné la *23 %-life crisis* ainsi que la *41 %*. En fait, j'ai l'impression que les *life-crisis* déferlent sur moi depuis mon adolescence, comme des vagues sur un surfeur maladroit.

La dernière a été déclenchée, il y a deux ans, par mon divorce d'avec Sophie. Dans la foulée, « du passé faisons table rase », j'ai quitté le quotidien *La Dépêche* où j'officiais depuis mon arrivée à Paris en 2008[1], pour me saouler de nouveaux défis au *Journal*. Ce qui s'avère aujourd'hui peu prudent. Mon chef de service, Gustave Gamblin, m'a confié hier : « Il faut qu'on se parle » d'un air soucieux qui m'a évidemment inquiété.

Albert et moi engloutissons une salade dans notre restaurant habituel, où le menu proclame que « en raison des événements, nous vous prions de nous excuser pour le choix réduit ». Les événements, c'est l'euphémisme réservé d'ordinaire aux pays en guerre civile. Ceci dit, nous n'en sommes peut-être plus très loin, à en croire le JT d'hier, qui a fait comme d'habitude dans la nuance

1. Voir : *Du Trapèze au-dessus des piranhas*, éd. Anne Carrière, 2012.

pédagogique : quand je regarde la TV je me dis que la connerie, à l'inverse du pétrole, est inépuisable.

Sans succomber au cliché du « c'était mieux avant » (avant quoi au juste ? Comme si tout avait basculé à un moment précis, une comète frappant notre petit monde pour y propager ondes maléfiques cupides, alors que jadis, c'est bien connu, les gens étaient altruistes et doux comme des agneaux, comme en attestent les livres d'histoire), j'ai la nostalgie de l'époque où ce qui était tendance en matière de catastrophe étaient la vache folle, le bug de l'an 2000 ou les pluies acides. Même les bons vieux chantages nucléaires de la guerre froide semblent parés d'un charme suranné. Quand j'apprends que des jeunes se sont électrocutés en volant du cuivre sur des caténaires, je me prends à regretter l'époque où tout ce qui pouvait nous arriver était d'être vitrifié par un missile soviétique. En ce moment, c'est la crise, avec ses interrogations en boucle : « Qu'allons-nous devenir ? », qui est *fashion*. Suscitant des propositions de solutions radicales, « y a qu'à… faut qu'on… », car le problème avec le peuple c'est qu'il a tendance à être populiste… Comme un paquet de corn flakes éparpillés sur le sol de la cuisine, les dénis et les refoulés de notre société sont en train de nous exploser en pleine gueule.

En face du restaurant s'alignent les rideaux baissés d'une demi-douzaine de magasins. J'ai commencé à me rendre compte que nous entrions dans une période de forts désagréments quand je suis retourné à Bordeaux pour chercher des affaires de mon père, il y a un mois. Dans la rue principale du quartier où j'ai grandi ont été alignés pendant des décennies, serrés les uns contre les autres comme des moineaux se tenant chaud, une palanquée de petits commerces, icônes d'un art de vivre à la française.

Une boulangerie-pâtisserie, devant laquelle la file s'allongeait à la sortie de la messe, pendant que les cloches sonnaient à la volée. Une boucherie, dont la rôtissoire carburait sur le trottoir (j'ai longtemps associé Dieu à une odeur de poulet rôti), un marchand de fruits et légumes, une poissonnerie et un magasin de machines à coudre.

Ils semblaient immuables, insubmersibles. Le monde pouvait subir les pires bouleversements, des empires s'écrouler, des ordres anciens disparaître, les actualités hurler, ils demeuraient. De vrais rocs, débitant imperturbablement leur poulet et leur crème pâtissière à une foule claquant des bises et échangeant des cancans. Un camaïeu poujadiste, mais non sans charme. Ces derniers mois, la majorité a fermé, procession de rideaux de fer parsemés de quelques affiches de sites pornos ou de crédits à la consommation, devant lesquels dorment des SDF. Ont survécu des agences de compagnies d'assurances et des coiffeurs, donnant l'impression d'une société obsédée par les risques et les soins capillaires. Sans compter, incongru, le magasin de machines à coudre, acharné à survivre à la crise bizarre dans laquelle nous avons basculé, peut-être parce que les gens rapiècent eux-mêmes leurs vêtements.

Une crise aux aspects déconcertants. Une vraie de vraie, velue et tatouée, mais où tout fonctionne encore cahin-caha. On peut toujours prendre le café aux terrasses pendant que les pavés volent. On reçoit encore son salaire en temps et en heure. Épargnants, fonctionnaires, ouvriers et cadres, en sursis, inquiets, floués, ou en *burn-out*, vaquent à leurs occupations malgré une situation semi-insurrectionnelle et une simili banqueroute. Une sorte de Mai 1968, mais avec moins de baise.

CHAPITRE 2

LA MOMIE BOUGE ENCORE

J'ai installé récemment sur mon i-phone l'appli en vogue, transportsengrève, qui optimise les parcours en fonction de la fréquence des trains et de la foule estimée sur la ligne. J'arriverai vers 14 h 05 au siège du *Journal*, où je joue en ce moment le chroniqueur du crépuscule de notre contrat social. Gamblin compte sur moi pour être le produit d'appel, la « tête de gondole » du service « Société ». Gondole, gondole, est-ce que j'ai une tête de gondole ? Il m'a fixé lors de notre dernier entretien avec un regard d'hypnotiseur, l'air de dire : « Fred Beaumont, sois un journaliste brrrrrillant, je le veux. » Je dois être désormais celui qui attire le chaland par sa capacité à dévoiler le dessous des cartes de la crise. Le lecteur du *Journal* y a eu droit cinq fois en première page ce trimestre. Nous l'avons aussi convié trois fois à *Voyage au cœur du cyclone* et cinq fois à *Les Raisons de la colère*.

Je préfère finalement rentrer à pied. Comme tout le monde, je suis chaussé en marathonien. L'inconvénient des grèves de transport c'est que, pour arpenter sans fin la capitale, les femmes abandonnent les sandales et les talons hauts. En ces après-midi printaniers ce n'est dans la rue que jaillissement de mollets

gaillards sous des jupes[2], mais prolongés par des godillots de gendarmes. C'est très préjudiciable pour ceux qui, comme Balzac et moi, pensent que la cheville est une des parties les plus attirantes du corps féminin avec le visage, les seins, les jambes, les hanches, les épaules, la nuque, les mains, les bras et le dos.

Le *Journal* ne ressemble pas aujourd'hui à la ruche habituelle, vu la proportion de collègues privilégiant le télétravail, mais j'arrive à mettre la main sur Gamblin. Le petit chef dans toute sa splendeur. Obséquieux avec ses chefs et odieux avec ses subordonnés. Il existe une question du genre : « Qui a commencé, la poule ou l'œuf ? » que je me pose depuis longtemps : devient-on con quand on est nommé chef, ou bien est-ce un préalable indispensable ? Car c'est quand même une malchance bizarre que tous les chefs que j'ai usés dans ma vie fussent bornés, mesquins et lâches. Sauf Ceccaldi, à *La Dépêche*, dont le seul défaut était un sens moral parfois atténué. Pour obtenir un scoop, il aurait été prêt à vendre sa mère, avec quelques frères et sœurs en prime.

Au sein du mélange d'asile psychiatrique et de cours de récré que constitue une rédaction de quotidien parisien, Gamblin jouerait le rôle du Fourbe. Vous saluant cordialement tout en aiguisant le couteau qui vous percera bientôt l'omoplate. En réunion, il intervient peu, sauf pour prétendre incarner la synthèse, davantage apparatchik que journaliste. C'est peu dire que je porte le deuil de Ceccaldi, qui m'a recruté à *La Dépêche* il y a sept ans. Des années d'enquêtes en duo avec ce pro iconoclaste et passionné, dans un journal qui inspirait la fierté. Et puis,

2. Je tiens à présenter, par avance mes excuses, remords et regrets auprès des femmes adeptes du pantalon ou du godillot, pour cette phrase stigmatisante et machiste qui aurait dépassé ma pensée.

sur un coup de tête après mon divorce, je suis parti au *Journal*, racheté il y a deux semaines par Sivaco, un industriel du prêt-à-meubler se piquant de conviction politique et qui a donc imposé un changement de ligne éditoriale. Depuis lors, il est de bon ton de parsemer nos articles de formules indignées telles que « l'Argent est devenu fou » (c'est ça, et l'Art a attrapé des cors aux pieds). Et pour les collègues, écrire trois paragraphes sans s'indigner et proposer quelques interdictions, c'est une journée gâchée.

Je ne raffole pas du nouveau prêt-à-penser maison, mais m'efforce d'être pragmatique. Cela s'appelle l'instinct de survie.

– Bon, Fred, tu es d'accord : l'heure est venue pour tous les progressistes d'affronter la dictature, assène Gamblin. On entre en résistance.

Eh ? Non pas que dans ma famille on rechigne à faire le coup de feu contre les dictatures, bien sûr. À l'évocation d'une actualité rappelant « les heures les plus sombres des pages les plus noires de notre histoire », un Beaumont bondit généralement sur son fusil. Toujours partant pour donner une peignée à ces bons vieux réacs. Mais encore faut-il être clair sur ce que c'est qu'un réac au juste.

Gamblin lit sans doute le doute dans mes yeux, car il entreprend en quelques phrases pédagogiques de m'expliquer la situation. Il fait partie de ces gens qui montrent qu'il existe deux types d'êtres humains : les manichéens et les autres. Apparemment, à ses yeux, pour être facho il suffit désormais d'être favorable à une baisse vigoureuse des dépenses publiques. On n'arrête pas le progrès. Il serait sans doute inopportun de lui citer Churchill : « Les fascistes de demain s'appelleront eux-mêmes

anti fascistes. » Certes, s'il veut que je dénonce diktats de Berlin, budget de faim et de misère, complots de la Finance sans visage contre les peuples, eh bien je dénonce allègrement.

Mais il y a peut-être quelque chose dont il faudrait, en toute honnêteté, lui toucher un mot. Ce qui s'avérerait peu judicieux. Car Gamblin ajoute que Gigot d'agneau et lui sont très attentifs désormais à l'adéquation de tous avec la nouvelle ligne éditoriale. Gigot d'agneau, abrégé en Gigot, est le surnom de notre rédacteur en chef Société, ainsi surnommé « parce qu'il va bien avec les fayots ». Il est aussi en charge du Guichet. « Le Guichchet », ainsi que Gamblin prononce avec un chuintement gourmand, le Guichet départ du plan social.

– Et donc, continue Gamblin, je disais à Gigot que tu me paraissais être un progressiste pur jus.

– Absolument !

– Toujours partant pour se battre pour une société solidaire.

– Tout à fait.

– Cette société où nous serions lancés dans une fuite en avant de concurrence effrénée… de décomposition sociale… de productivisme fou…

– Jamais !

– La guerre du tous contre tous, comme dirait Hobbes…

– Nous n'en voulons pas !

– Le social rempart contre l'ensauvagement.

Et la conversation s'arrête là, dans un enthousiasme contagieux. Le seul souci c'est que, détail qu'il ignore, cela va être un peu compliqué pour moi de défendre ce genre de point de vue, car j'ai secrètement viré libéral…

Eh oui. Libéral intégral, quasi thatchérien. J'avoue. Le genre, selon Gamblin, à piétiner une mamie pour monter dans le métro tout à l'heure. J'ai juste découvert pour ma part que dans le mot libéralisme il y avait liberté. Naaaaan, pas nécessairement celle du renard dans le poulailler…

J'en ai très peu parlé autour de moi, seuls quelques proches sont dans la confidence (dont certains parlent parfois de moi à leurs amis : « Mais vous savez, à part ça, il est sympa »). Gamblin ne sait pas que je suis passé du côté obscur de la Force il y a quelques années. Auprès de certains confrères en proie au syndrome « chef, chef, j'en tiens un », s'avouer libéral est passible d'ostracisme. On pourrait être soumis à une forme de purification éthique. Pour effaroucher davantage, on parle d'ultra-libéral, le genre qui dévore des rejetons à la pleine lune. On risque carrément l'opprobre, voire le stigmate. On peut facilement être mis à l'index au motif qu'on est clivant.

Je ne me suis jamais vraiment censuré pour autant. Dans la patrie de Voltaire, les directeurs de conscience auto-proclamés autorisent encore, heureusement, qu'on débatte librement des questions de société les plus diverses, à condition que l'on ne remette pas en question les dogmes ambiants sur l'école, l'emploi, l'impôt, les services publics, l'entreprise, l'éducation, l'immigration, la culture, la sécurité, la justice, la religion, l'argent, le travail, les syndicats, la famille, les mœurs, ou l'Amérique. Je n'ai ainsi jamais hésité à défendre les points de vue les plus subversifs en matière de botanique.

Gamblin aurait toutefois du mal à se passer de moi, car il ne dispose pas tant que ça de reporters capables d'aller sur